

TNS 86/87
Direction Jacques Lassalle

Les Voisins

Michel Vinaver

Mise en scène: Alain Françon
Décor: Yannis Kokkos
Lumière: Joël Hourbeigt
assisté de Bruno Aldecosea
Son: Daniel Deshays
assisté de Patricia Delassalle
Costumes: Michèle Rosier
Régie générale: Jean-Jacques Rigaux

avec par ordre d'entrée en scène

Blason - Raymond Jourdan
Alice - Anouk Grinberg
Laheu - Robert Rimbaud
Ulysse - Charles Berling

Coproduction:
Théâtre Eclaté, Théâtre Ouvert, Comédie de Caen,
Grenier de Toulouse, C.A.C. d'Annecy

Equipe technique du TNS

Directeur technique: Gérard Vix.
Directeur de scène: Jean-Michel Jung.
Chef de plateau: André Wimmer.
Machinistes: François Jung, Pierre Mast, Jean-Marc Schramm.
Electriciens: Jean Vallet, Roland Heintzelmann.
Son: Alain Gravier.

Grande salle:
3-5 décembre 1986

L'émerveillement du quotidien

A l'égard du quotidien, j'ai un rapport ancien, un rapport enfantin. Un rapport qui remonte à l'enfance et qui n'a pas changé, et qui est au centre même de mon activité d'écrivain. Je crois bien qu'enfant j'étais étonné qu'on me permette les choses les plus simples, comme de pousser une porte, de courir, de m'arrêter de courir, etc. J'étais étonné, émerveillé de ces droits qu'on me donnait, et j'étais toujours à craindre qu'on me les retire, qu'on me repousse dans la non-existence. De la sorte, le quotidien, c'était quelque chose de très vibrant, au bord de l'interdit, en tout cas précaire, immérité.

Toute mon activité d'écriture, depuis les romans que j'ai faits quand j'avais un peu plus de vingt ans (le premier s'appelait *Lataume ou la Vie Quotidienne*), et dès ma première pièce (son titre à l'origine était *Aujourd'hui ou les Coréens*), toute cette activité est une tentative de pénétrer ce territoire, le quotidien, qui ne m'a jamais été donné, dont l'accès est toujours à découvrir, à forcer. Autant dire que pour l'écrivain que je suis rien n'existe avant d'écrire, et qu'écrire c'est essayer de donner consistance au monde, et à moi dedans. Le monde ça ne peut se créer qu'à partir de l'informé, de l'indistinct, du tout-venant. Et, puisque je suis écrivain et non peintre ou musicien, c'est à partir de paroles, de paroles quelconques, de paroles à l'extrême de l'ordinaire, du quelconque. La banalité dans le désordre, c'est mon point de départ, toujours, il ne peut pas y en avoir d'autre. [...]

[...] Graduellement, j'ai abandonné toute écriture autre que théâtrale, sans doute parce que l'écriture théâtrale, elle au moins, n'exige pas au départ le *lié*, ça peut, au départ, n'être pas autre chose que des répliques banales jetées dans le désordre et la discontinuité. Ceci étant, dès qu'on part de là, tout le travail, tout l'effort, tout le processus de création, c'est d'en arriver à ce que quelque chose se forme, se constitue, qui aboutisse à des thèmes, à des personnages, à une histoire, à une cohérence. Et à un objet fini — une pièce.

Alors bon, ce travail, ça ne consiste pas en autre chose qu'en une mise en relation des éléments indifférenciés d'origine. Il faut espérer que s'établiront des connections, des liaisons. Pas autoritairement, pas par un acte de volonté de l'auteur, ni même par un acte d'imagination, mais par la poussée de l'écriture qui ne supporte pas de rester dans l'état originel de magma. Mon écriture ressortit au domaine de l'assemblage, du collage, du montage, du tissage. C'est par ce genre de processus, en partant de ce qui est a priori inconnaissable, littéralement vide de tout *intérêt*, que je fais effraction dans le connaissable, dans l'intéressant. Le quotidien se constitue.

Je dirai un mot de ces mises en relation, de ces liaisons. Elles sont de nature *matérielle* — je veux dire, c'est au niveau de la matière du langage qu'elles se produisent — effets rythmiques, frottements de sons, dérapages de sens d'une phrase à l'autre, collisions déclenchant comme de mini-phénomènes de décharges ironiques. L'ironie — c'est-à-dire le décalage brutal entre ce qui est attendu et ce qui se produit — est l'équivalent dans l'écriture de la décharge électrique. D'un seul coup, ça passe. Qu'est-ce qui passe? Un courant de sens.

Et le réalisme? Je ne sais pas trop. Je sais en tout cas que ce n'est pas quelque chose après quoi j'ai jamais couru. C'est peut-être ce à quoi mon écriture théâtrale aboutit. Car il n'est pas exclu que celle-ci colle de très près à la réalité de la conversation dans le quotidien. Cette conversation, la nôtre, si on l'écoute attentivement, est avant tout discontinue, faite de fragments réfractaires les uns aux autres, qui se croisent et s'assemblent au prix d'un gâchis tout à fait considérable, et elle est traversée de décharges qui ont très peu de rapport avec la volonté consciente des parleurs, mais qui font que la communication se noue, que des mouvements de sens se produisent. Alors, oui, peut-être suis-je réaliste, non par profession de foi mais par le résultat du processus. Le réalisme, on ne peut pas le programmer. Il est ce à quoi on a des chances d'arriver si on évite de mettre son écriture au service de quoi que ce soit qui lui pré-existe, si la réalité n'est jamais donnée d'avance, sous forme d'idées par exemple, si elle demeure toujours l'inaccessible objet de recherche, l'objet dont inlassablement on cherche cependant l'accès.

Michel Vinaver